

Réunion des Amours (La), comédie héroïque

Auteur : Marivaux, Pierre de (1688-1763)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

42 Fichier(s)

Informations éditoriales

Localisation du documentParis, Bibliothèque nationale de France, 8-YTH-15422
Entité dépositaireParis, Bibliothèque nationale de France
Identifiant Ark sur l'auteur<http://ark.bnf.fr/ark:/12148/cb119146220>

Informations sur le document

GenreThéâtre (Comédie héroïque)
Eléments codicologiquesIn-16, 32 p.
Date1739 (date de l'édition)
LangueFrançais
Lieu de rédactionLa Haye, Van Dole

Relations entre les documents

Collection Réunion des Amours (La)

[Réunion des Amours \(La\), comédie héroïque](#) a pour version clandestine cet ouvrage

[Réunion des Amours \(La\), comédie héroïque en un acte et en prose](#) a pour édition clandestine cet ouvrage

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Édition numérique du document

Mentions légales
Fiche : Laurence Macé CEREdI, UR 3229 - Université de Rouen-Normandie ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR)
Éditeur de la fiche : Laurence Macé CEREdI, UR 3229 - Université de Rouen-Normandie ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)
Contributeur(s) : Macé, Laurence (édition scientifique)

Citer cette page

Marivaux, Pierre de (1688-1763), *Réunion des Amours (La)* comédie héroïque, 1739
(date de l'édition)

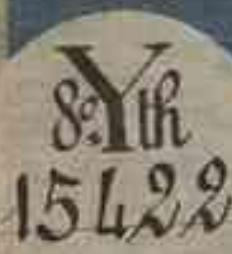
Laurence Macé CEREdI, UR 3229 - Université de Rouen-Normandie ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 14/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

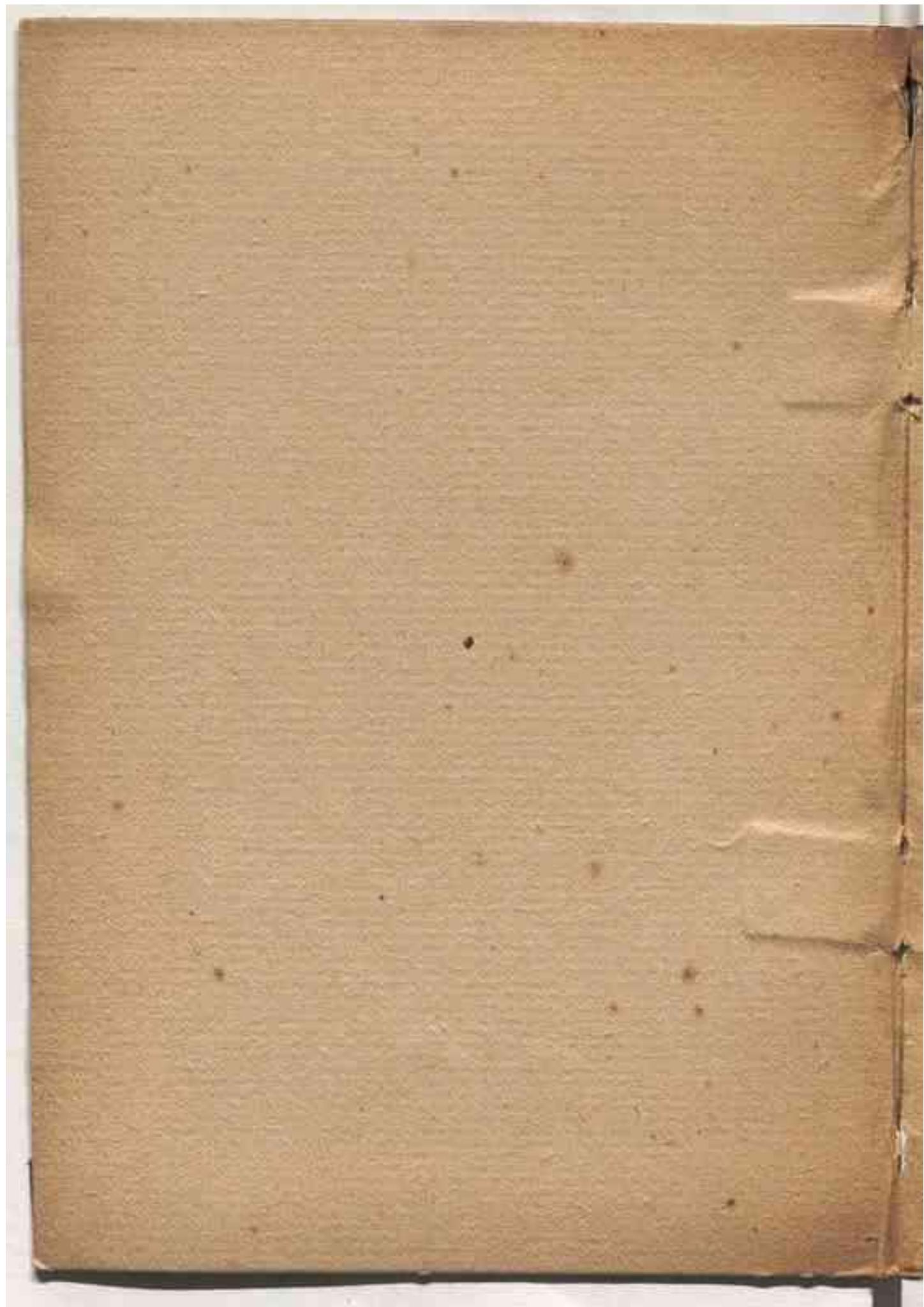
<https://eman-archives.org/Ecume/items/show/162>

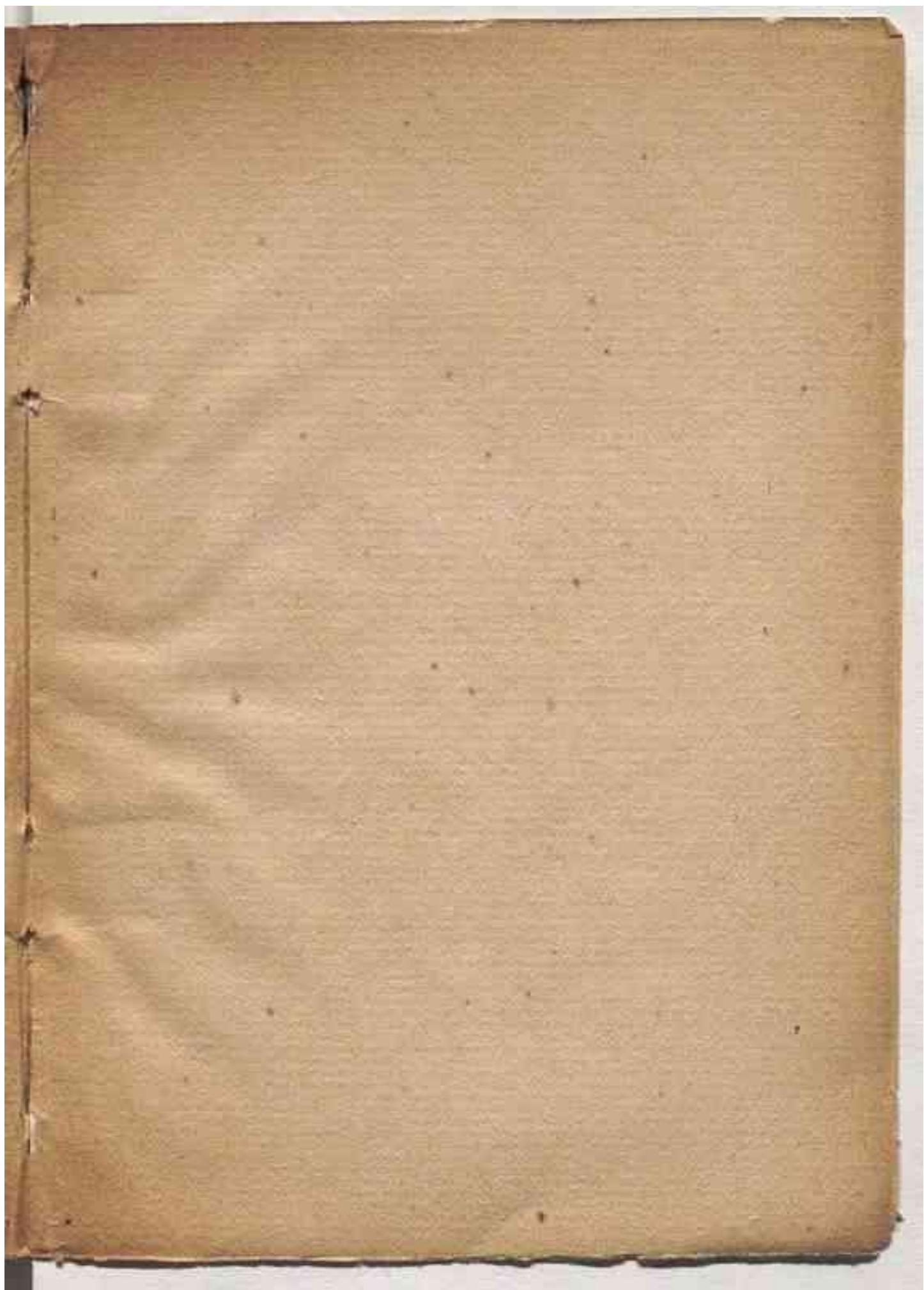
Copier

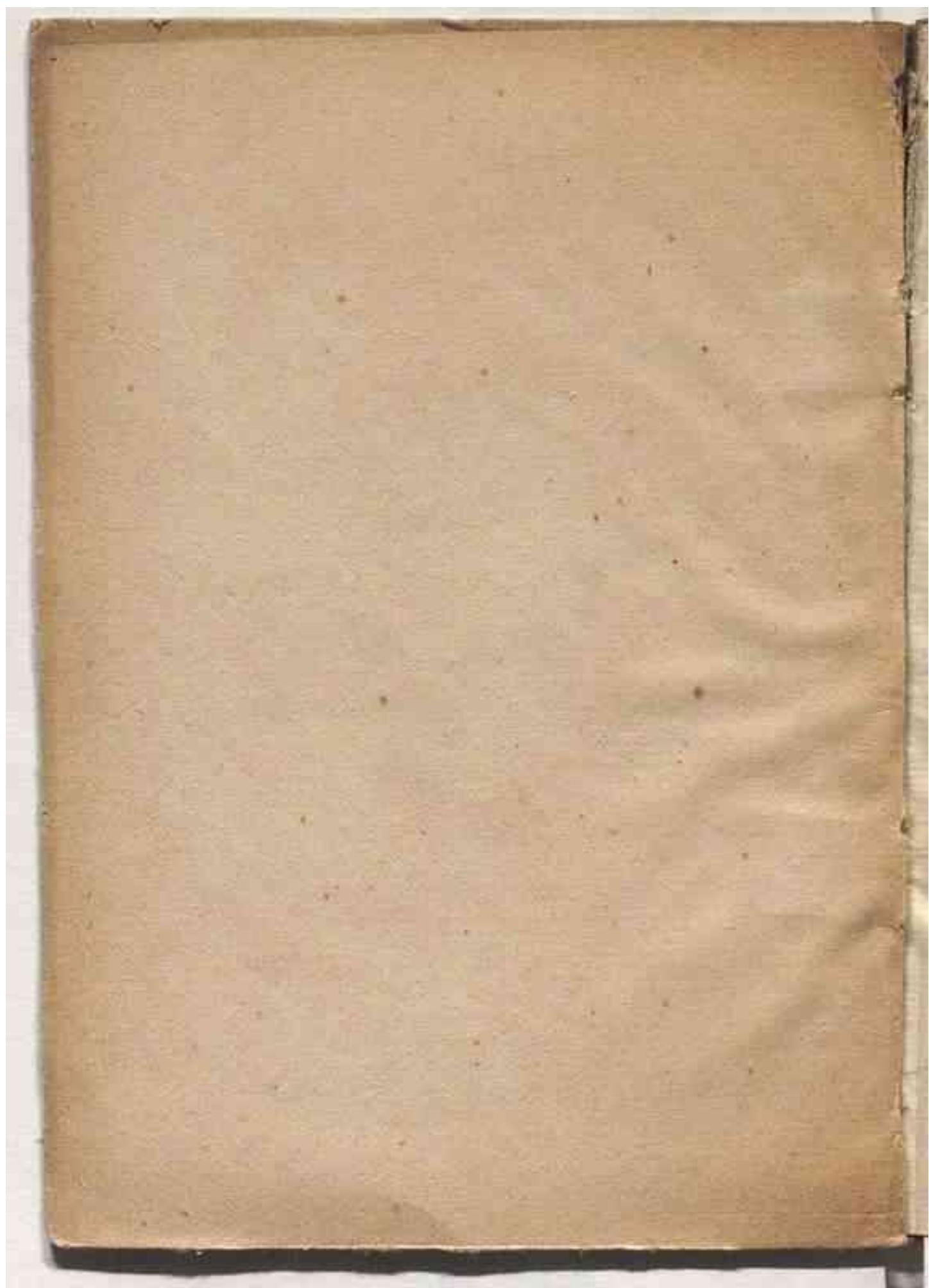
Notice créée le 26/11/2020 Dernière modification le 23/05/2023



8. Yth
15428







5835

L A
RÉUNION
DES
AMOURS.
COMEDIE HÉROÏQUE.

PAR

MR. DE MARIVAUXT



À LA HAYE,
Chez ANTOINE VAN DOLE.

Y Th
15422

MDCCXXXIX.

(4)

ACTEURS.
L'AMOUR.
CUPIDON.
MERCURE.
PLUTUS.
APOLLON.
LA VERITÉ.
MINERVE.
LA VERTU.

CHOLESTEROL AND DOLE
EXTRACTS
BY A. B. DAVIS



3

LA RÉUNION
DES
AMOURS.
COMEDIE HEROIQUE.

SCENE PREMIERE.

L'AMOUR, *qui entre d'un côté,*
CUPIDON, *de l'autre.*

CUPIDON, *à part.*

QUE vois-je ; qui est-ce qui a l'audace de porter comme moi un Carquois, & des Fléches,

A 2

L'A-

4 LA RÉUNION

L'AMOUR, à part.

N'est-ce pas là Cupidon, cet Usurpateur de mon Empire?

CUPIDON, à part.

Ne seroit-ce pas cet Amour Gaulois, ce Dieu de la fade tendresse, qui sort de la Retraite obscure, où ma Victoire l'a condamné.

L'AMOUR, à part.

Qu'il est laid, qu'il a l'air débauché.

CUPIDON, à part.

Vit-on jamais de figure plus sotte? fâchons un peu ce que vient faire ici cette ridicule Antiquaille; approchons.

A L'AMOUR.

Soyez le bien venu, mon Ancien, le Dieu des Soupirs timides, & des tendres Langueurs, je vous saluë.

L'AMOUR.

Saluez.

CUPIDON.

Le Compliment est sec, mais je vous le pardonne, un Proscrit n'est pas de bonne humeur.

L'AMOUR.

Un Proscrit; vous ne devez ma retraite qu'à l'indignation qui m'a saisi, quand j'ai vu que les Hommes étoient capables de vous souffrir.

CUPIDON.

Malepeste, que cela est beau! c'est-à-dire, que vous n'avez su que parce que vous étiez glorieux, & vous êtes un Héros fuyard.

L'AMOUR.

Je n'ai rien à vous répondre; allez, nous ne sommes pas faits pour discourir ensemble.

CUPIDON.

Ne vous fâchez point mon Confrere, dans le fonds

DES AMOURS. 5

fonds je vous plains ; vous me dites des Injures, mais votre état me désarme ; tenez, je suis le meilleur Garçon du monde ; contez-moi vos chagrin's, que venez-vous faire ici ; est-ce que vous vous ennuyez dans votre solitude ; eh bien ! il y a remède à tout ; voulez-vous de l'Emploi, je vous en donnerai ; je vous donnerai votre petite provision de Flèches ; car celles que vous avez là dans votre Carquois, ne valent plus rien. . . . Voyez-vous ce dard-là ; voilà ce qu'il faut ; cela entre dans le Cœur, cela le pénètre ; cela le brûle ; cela l'embrace, il crie, il s'agit, il demande du secours ; il ne fauroidt attendre.

L'AMOUR.

Quelle méprisable espèce de feux !

CUPIDON.

Ils ont pourtant décrié les vôtres, entre vous & moi ; de votre tems les Amans n'étoient que des Benêts ; ils ne faisoient que languir ; que faire des helas ; & conter leurs peines aux échos d'alentour : Oh, parbleu, ce n'est plus de même, j'ai supprimé les échos ; moi je blesse, ah ! vite au remède, on va droit à la cause du mal : allons, dit-on, je vous aime, voyez ce que vous pouvez faire pour moi, car le tems est cher ; si faut expédier les Hommes, mes sujets ne disent point je me meurs ; il n'y a rien de si vivant qu'eux ; langueurs, timidités, doux martyre, il n'est plus question, fadeur, platitude du tems passé, que tout cela vous ne faisiez que des Sots, que des Imbéciles ; moi je ne fais que des gens de Courage, je ne les endors pas, je les éveille ; ils sont si vifs, qu'ils n'ont pas le loisir d'être tendres ; leurs regards sont des désirs, au lieu de soupirer, ils attaquent ; ils ne demandent pas d'Amour ; ils le supposent ; ils ne disent

6 L A R E U N I O N

sent point faites moi grace ; ils la prennent ; ils ont du Respect , mais ils le perdent ; & voilà celui qu'il faut en un mot ; je n'ai point d'Esclaves , je n'ai que des Soldats. Allons , déterminez vous. J'ai besoin de Commis , voulez - vous être le mien ? sur le champ je vous donne de l'Emploi.

L' A M O U R.

Ne rougissez-vous point du récit que vous venez de faire ? quel oubli de la Vertu.

C U P I D O N.

Eh bien ; quoi ; la Vertu ; que voulez-vous dire ? elle a sa Charge , & moi la mienne ; elle est faite pour regir l'Univers , & moi pour l'entretenir. Déterminez vous vous dis-je ; mais je ne vous preuds qu'à condition que vous quitterez , je ne t'rai quel air de dupe que vous avez sur la Physiognomie ? Je ne veux point de cela ; allons , mon Lieutenant alerte ! un peu de Mutinerie dans les yeux ! les vôtres prechent la Résistance ; est-ce là la contenance d'un Vainqueur ; avec un Amour aussi poltron que vous , il faudroit qu'un tendron fit tous les frais. Eh évitez-vous. . . (*Il tire une de ses Flèches*) Je suis d'avis de vous égayer le Cœut d'une de mes Flèches pour vous ôter cet air timide & langoureux. Garde que je vous rende aussi fol que moi ,

L' A M O U R ,

Tirant aussi une de ses Flèches.

Et moi , si vous tirez , je vous rendrai sage.

C U P I D O N.

Non pas , s'il vous plaît , j'y perdrois , vous y gagneriez.

L' A M O U R .

Allez , petit Libertin que vous êtes , votre audace ne m'offense point , & votre Empire touche peut-être

DES AMOURS. 7

être à sa fin ; Jupiter aujourd'hui fait assebler tous les Dieux ; il veut que chacun d'eux fasse un Don au Fils d'un grand Roi qu'il aime. Je suis invité à l'Assemblée ; tremblez des suites, que pour avoir cette Aventure.

SCENE II.

CUPIDON, *seul.*

Comment donc ; il dit vrai, tous les Dieux ont reçû ordre de se rendre ici ; il n'y a que moi qu'on n'a point averti, & j'ai crû que ce n'étoit qu'un oubli de la part de Mercure ; le voici qui vient, voyons ce que cela signifie.

SCENE III.

CUPIDON, MERCURE, PLUTUS.

MERCURE.

AH ! vous voilà, Seigneur Cupidon, je suis votre serviteur.

PLUTUS.

Bon jour, mon Ami.

CUPIDON.

Bon jour, Plutus. Seigneur Mercure, il y a aujourd'hui Assemblée générale, & c'est vous qui avez averti tous les Dieux de la part de Jupiter de se rendre ici.

8 LA REUNION

MERCURE.

Il est vrai.

CUPIDON.

Pourquoi donc n'ai-je rien scû de cela, moi,
est-ce que je ne suis pas une Divinité assez con-
siderable?

MERCURE.

Ah, où vouliez-vous que je vous prisse? vous
êtes un Coureur qu'on ne scâuroit attraper.

CUPIDON.

Vous biaisez, Mercure, parlez-moi franche-
ment; étois-je sur votre Liste?

MERCURE.

Ma foi non, j'avois ordre expiès de vous oublier
tout net.

CUPIDON.

Moi, & de qui l'avez-vous reçû?

MERCURE.

De Minerve, à qui Jupiter a donné la direction
de l'Assemblée.

PLUTUS.

Oh! de Minerve, la Déesse de la sagesse, ce
n'est pas là un grand malheur, tu scâis bien qu'el-
le ne nous aime pas; mais elle a beau faire, nous
avons un peu plus de crédit qu'elle; nous rendons
les gens heureux, nous, Morbleu! & elle ne les
rend que raisonnables; aussi n'a-t-elle pas la presse.

CUPIDON.

Apparemment que c'est elle qui vous a aussi char-
gé du soin d'aller chercher le Dieu de la Tendref-
fe, lui, dont on ne se ressouvenoit plus?

MERCURE.

Vous l'avez dit, & ma Commission portoit mê-
me de lui faire de grands Complimens.

CU.

DES AMOURS. 9

CUPIDON, riant.

La belle Ambassade !

PLUTUS.

Va, va, mon Ami, laissez-le venir ce Dieu de la Tendresse ; quand on le rétablirait, il ne ferait pas grand besogne ; on n'est plus dans le goût de l'amoureux Martyre ; on ne l'a retenué que dans les Chansons ; le métier de Cruelle est tombé ; ne t'embarrasse pas de ton Rival, je ne veux que de l'or pour le battre, moi.

CUPIDON.

Je le crois ; mais je suis piqué ; il me prend envie de vider mon Carquois sur tous les Cœurs de l'Olimpe.

MERCURE.

Point d'étourderie ; Jupiter est le maître ; on pourroit bien vous chasser, car on n'est pas trop content de vous.

CUPIDON.

Eh ! de quoi peut-on se plaindre, je vous prie.

MERCURE.

Oh ! de tant de choses, par exemple, il n'y a plus de tranquillité dans le Mariage ; vous ne fâchez la tête des Maris en repos ; vous mettez toujours après leurs Femmes quelque Chasseur qui les attrape.

CUPIDON.

Et moi, je vous dis que mes Chasseurs ne poursuivent que ce qui se présente.

PLUTUS.

C'est-à-dire, que les Femmes sont bien-aisées d'être couruées.

CUPIDON.

Voilà ce que c'est ; la plupart sont des Coquettes qui en demeurent là, ou bien qui ne se retirent

10 LA REUNION

que pour agacer; qui n'oublient rien pour exciter l'envie du Chasseur; qui lui disent, mirez-moi; on les mire, on les blesse, & elles se rendent; est ce ma faute? Parbleu non; la Coquetterie les a déjà bien étourdies, avant qu'on les tire.

MERCURE.

Vous direz ce qu'il vous plaira; ce n'est point à moi à vous donner des Leçons; mais prenez y garde; ce sont les Hommes, ce sont les Femmes qui crient, qui disent que c'est vous qui passez les Contrats de la moitié du Matiage; Après cela, ce sont les Vieillards que vous donnez à expédier à de jeunes Epouses, qui ne les prennent vivans, que pour les avoir morts, & qui, au détriment des Héritiers, ont tout le profit des funérailles; Ce sont de vieilles Femmes dont vous videz le Coffre pour l'achat d'un Matin faineant, qu'on ne sçauoit ni troquer, ni revendre; Ce sont des Malices qui ne finissent point; sans compter votre Libertinage; car Bacchus, dit-on, vous fait faire tout ce qu'il veut; Plutus avec son or, dispose de votre Carquois, pourvu qu'il vous donne, toute votre Artillerie est à son service, & cela n'est pas joli; ainsi tenez-vous en repos, & changez de Conduite.

CUPIDON.

Puisque vous m'exhortez à changer, vous avez donc envie de vous retirer, Seigneur Mercure?

MERCURE.

Laissons-là cette mauvaise plaisanterie.

PLUTUS.

Quant à moi, je n'ai que faire d'être dans les Caquets; tout ce que je prends de lui, je l'achète, je marchande, nous convenons, & je paye; voilà toute la finesse que j'y sçache.

GU-

DES AMOURS. 11 CUPIDON.

Celui-là est Comique, se plaintre de ce que j'aime la bonne chére & l'aisance, moi qui suis l'Amour; A quoi donc vouiez-vous que je m'occupe, à des Traités de Morale? oubliez-vous que c'est moi qui met tout en mouvement, que c'est moi qui donne la Vie, qu'il faut dans ma charge un fond inépuisable de bonne humeur, & que je dois être à moi seul plus sémillant plus vivant que tous les Dieux ensemble.

MERCURE.

Ce sont vos affaires, mais je pense que . . .
Voici Apollon qui vient à nous.

PLUTUS.

Adieu donc, je m'en vais, le Dieu du bel-Esprit & moi ne nous amusons pas extrémement ensemble, jusqu'au revoir, Cupidon.

CUPIDON.

Adieu, Adieu, je vous rejoindrai.

SCENE IV.

CUPIDON, MERCURE, APOLLON.

MERCURE.

QUEL'avez-vous, Seigneur Apollon, vous avez l'air sombre?

APOLLON.

Le retour du Dieu de la Tendresse me fache, je n'aime pas les dispositions où je vois que Minerve est pour lui; je vous apprends qu'elle va bien-tôt l'amener ici, Cupidon.

CU-

12 LA RE' UNION
CUPIDON.

Et que veut-elle en faire ?

APOLLON.

Vous entendre raisonner tous les deux sur la nature de vos feux , pour juger lequel de vos Dons on doit préférer dans cette occasion ici : & c'est de quoi même , je suis chargé de vous informer.

CUPIDON.

C'est parbleu bien dit ; je vais me recueillir chez Bacchus ; il y a du Vin de Champagne , qui est d'une éloquence admirable , j'y trouverai mon Plaidoyer tout fait ; Adieu , mes Amis ; tenez-moi des Lauriers tout prêts.

S C E N E V.

MERCURE, APOLLON.

APOLLON.

Il a beau dire , le vent du Bureau n'est pas pour lui , & je me défie du succès.

MERCURE.

Eh bien , que vous importe à vous ; quand son Rival reviendroit à la mode , vous n'en inspirerez pas moins ceux qui chanteront leurs Maîtresses.

APOLLON.

Eh morbleu ! cela est bien différent , les Chansons ne seront plus si jolies , on ne chantera plus que des Sentimens , cela est bien plat.

MERCURE.

Bien plat ; que voulez-vous donc qu'on chante ?

APOLLON.

Ce que je veux ; Est-ce qu'il faut un Commen-
taire

DES AMOURS. 13

taire à Mercure ; une Careffe, une Vivacité, un transport, quelque petite Action.

M E R C U R E.

Ah ! vous avez raison, je n'y songeais pas ; cela fait un sujet bien plus piquant, plus animé.

A P O L L O N.

Sans comparaison, & un sujet bien plus à la portée d'être senti, tout le monde est au fait d'une Action.

M E R C U R E.

Oüii, tout le monde gesticule.

A P O L L O N.

Et tout le monde ne sent pas ; il y a des Cœurs materiels qui n'entendent un Sentiment, que lorsqu'il est mis sur un Canevas bien intelligible.

M E R C U R E.

On ne leur explique l'Ame qu'à la faveur du Corps.

A P O L L O N.

Vous y êtes ; & il faut avouer que la Poësie grante a bien plus de prise en pareil cas. Aujourd'hui quand j'inspire un Couplet de Chanson, ou quelques autres Vers, j'ai mes coudées franches, je suis à mon aise. C'est Philis qu'on attaque, qui combat, qui se défend mal ; c'est un beau bras qu'on saisit ; c'est une main qu'on adore, & qu'on baise ; c'est Philis qui se fâche ; on se jette à ses genoux ; elle s'attendrit ; elle s'appaise ; un Soupir lui échappe. Ah ! Sylvandre, ah Philis, levez-vous, je le veux. Quoi Cruelle ! mes transports..... Finissez, Je ne puis, laissez-moi, des regards, des ardeurs, des douceurs, cela est charmant, sentez-vous la gayeté, la commodité de ces objets-là ? J'inspire là-dessus en me jouant, aussi n'a-t-on jamais vu tant de Poëtes.

MER-

14 LA RÉUNION MERCURE.

Et dont la Poësie ne vous coûte rien ; ce sont les
Philis qui en font tous les frais.

A POLLON.

Sans doute, au lieu que si la tendresse alloit être
à la mode , Adieu les bras , Adieu les mains ,
les Philis n'autoient plus de tout cela.

MERCURE.

Elles n'en seroient que plus aimables , & sans
doute que plus aimées , mais laissez - moi recevoir
la vérité qui arrive.

SCENE VI.

MERCURE, APOLLON, LA VERITE.

MERCURE.

IL est temps de venir , Déesse ; l'Assemblée va se
tenir bien - tôt.

LA VERITE.

J'arrive ; je me suis seulement amusée un instant
à parler à Minerve , sur le choix qu'elle a fait
de certains Dieux , pour la Cérémonie dont il est
question.

A POLLON.

Pent - on vous demander de qui vous parliez
Déesse ?

LA VERITE.

De qui ? de vous.

A POLLON.

Cela est net , & qu'en dîsez - vous donc ?

LA

DES AMOEURS. 15

L A V E R I T E.

Je disois Mais vous êtes bien hardi
d'interroger la Vérité, vous y tenez-vous?

A P O L L O N.

Je ne crains rien, poursuivez.

M E R C U R E.

Courage.

A P O L L O N.

Que disiez-vous de moi?

L A V E R I T E.

Du bien, & du mal; beaucoup plus de mal que
de bien; continuez de m'interroger, il ne vous en
couvrira pas plus de sçavoir le reste.

A P O L L O N.

Eh! quel mal y a-t-il à dire du Dieu qui peut
faire le Don de l'Eloquence & de l'amour des
beaux Arts.

L A V E R I T E.

Oh! vos Dons sont excellents; j'en disois du
bien; mais vous ne leur ressemblez pas.

A P O L L O N.

Pourquoi?

L A V E R I T E.

C'est que vous flatez, que vous mentez, & que
vous êtes un Corrupcuteur des Ames humaines.

A P O L L O N.

Doucement, s'il vous plaît; comme vous y allez.

L A V E R I T E.

En un mot, un vrai Charlatan.

A P O L L O N.

Arrêtez; car je me fâcherois.

M E R C U R E.

Laissez la achever; ce qu'elle dit est amusant.

A P O L L O N.

Il ne m'amuse point du tout moi; qu'est-ce
que

16 LA REUNION

que cela signifie ? En quoi donc méritai-je tous ces noms-là ?

LA VERITE.

Vous rougissez ; Mais ce n'est pas de vos vices ; ce n'est que du reproche que je vous en fais.

MERCURE, à Apollon.

N'admettez-vous pas son discernement ?

APOLLON.

Désolé, vous me poussez à bout.

LA VERITE.

Je vous définis, vangez-vous, en vous corrigeant.

APOLLON.

Eh ! de quoi me corriger ?

LA VERITE.

Du métier vénal & mercenaire que vous faites. Tenez, de toutes les Eaux de votre Hypocrène, de votre Parnasse, & de votre bel-Esprit, je n'en donnerois pas un fétu, non plus que de vos neuf Muses, qu'on appelle les chastes Sœurs, & qui ne sont que neuf vieilles Fripailles, que vous n'employez qu'à faire du mal ; Si vous êtes le Dieu de l'Eloquence, de la Poësie, du Bel-Esprit, soutenez donc ces grands Attributs avec quelque dignité ; car enfin, n'est-ce pas vous qui dictez tous les Eloges flatteurs qui se débitent ? Vous êtes si accoutumé à mentir, que lorsque vous louiez la Vertu, vous n'avez plus d'esprit, vous ne savez plus où vous en êtes.

MERCURE.

Elle n'a pas tout le tort. J'ai remarqué que la fiction vous réussit mieux que le teste.

LA VERITE.

Je vous dis qu'il n'y a rien de si plat que lui, quand il ne ment pas ; On est toujours mal loué de

DES AMOURS. 17

de lui, dès qu'on mérite de l'être : Mais dans le fabuleux, oh ! il triomphe, il vous fait un monceau de toutes les Vertus, & puis vous les jette à la tête : tiens, pens envoie-toi d'impertinences & de chimères.

A P O L L O N.

Mais enfin . . .

L A V E R I T E'.

Mais enfin, tant qu'il vous plaira. Vos Epîtres Dédicatoires, par exemple ?

M E R C U R E.

Oh ! faites lui grâce là-dessus. On ne les lit point.

L A V E R I T E'.

Dans le grand nombre, il y en a quelques-unes que j'aprouve ; Quand j'ouvre un Livre, & que je vois le nom d'une vertueuse Personne à la tête, je m'en rejoüis ; Mais j'en ouvre un autre, il s'adresse à une Personne admirable ; J'en ouvre cent, j'en ouvre mille, tout est dédié à des Prodiges de Vertu & de mérite. Et où se tiennent donc tous ces Prodiges ? Où sont-ils ? Comment se fait-il que les personnes vraiment louables soient si rares, & que les Epîtres Dédicatoires soient si communes ? Il me les faut pourtant en nombre égal, ou bien vous n'êtes pas un Dieu d'honneur ; En un mot, il y a mille Epîtres où vous vous écriez : „ que votre modestie se rassure, Monseigneur. „ Il me faut donc mille Monseigneurs modestes. Oh ! de bonne foi, me les fourniriez-vous ? Concluez.

A P O L L O N.

Mais, Mercure, approuvez-vous tout ce qu'elle me dit là.

M E R C U R E.

Moi ? je ne vous trouve pas si coupable qu'elle le croit. On ne sent point qu'on est menteur, quand on a l'habitude de l'être.

B

APOL-

18 LA REUNION

APOLLON.

La réponse est consolante.

LA VERITE.

En un mot, vous masquez tout; & ce qu'il y a de plaisant, c'est que ceux que vous travestissez, prennent le masque que vous leur donnez pour leur visage. Je connois une très laide Femme, que vous avez appellée Charmante Iris; la folle n'en veut rien rabattre, son Miroir n'y gagne rien; elle n'y voit plus qu'Iris; C'est sur ce pied-là qu'elle se montre, & la Charmante Iris est une Guenon qui vous feroit peur; Je vous pardonnerois tout cela cependant, si vos flatteries n'attaquoient pas jusqu'aux Princes; mais pour cet Article-là, je le trouve affreux.

MERCURE.

Malepeste! C'est l'Article de tout le Monde.

APOLLON.

Quoi? dire la vérité aux Princes?

LA VERITE.

Le plus grand des Mortels, c'est le Prince qui l'aime & qui la cherche, je mets presque à côté de lui le sujet vertueux qui ose la lui dire; & le plus heureux de tous les Peuples, est celui chez qui ce Prince & ce Sujet se rencontrent ensemble.

APOLLON.

Je l'avoue; il me semble que vous avez raison.

LA VERITE.

En reste, Apollon, tout ce que je vous dis-là ne signifie pas que je vous craigne; vous savez aujourd'hui de quel Prince il est question; faites tout ce qu'il vous plaira; la Sagesse & moi nous remplirons son ame d'un si grand amour pour les Vertus, que vos flatteries seront réduits à parler de lui, comme j'en parlerai moi-même. Adieu.

APOLLON.

C'en est fait, je me rends, Déesse, & je me ra-

com-

commode avec vous; Allons, je vous consacre mes veilles, vous fournirez les actions au Prince, & je me charge du soin de les célébrer.

SCENE VII.

MERCURE, APOLLON.

MERCURE.

Sieur Apollon, je vous félicite de vos louables dispositions; voilà ce que c'est que les gens d'esprit; tôt ou tard ils deviennent honnêtes gens.

APOLLON.

Voilà ce qui fait qu'on ne doit pas désespérer de vous, Seigneur Mercure.

SCENE VIII.

CUPIDON, MERCURE, APOLLON.

CUPIDON.

Asc, gare, Messieurs; Voici Minerve qui se rend ici avec mon Rival.

MERCURE.

Eh bien! Nous ne serons pas de trop? Je serai bien-aise d'être présent.

APOLLON.

Vous n'auriez pas mal fait de me communiquer ce que vous avez à dire. J'avois pu vous fournir quelque chose de bon, mais vous ne consultez personne.

CUPIDON.

Mons de la Poësie, vous me manquez de respect.

20 LA RE'UNION

APOLLON.

Pourquoi donc ?

CUPIDON.

Vous croyez avoir autant d'esprit que moi, je pense ?

MERCURE, rit.

Hé, hé, hé, hé.

APOLLON.

Je sc̄ai pourtant persuader la raison même.

CUPIDON.

Et moi, je la fais taire; taisez - vous aussi.

S C E N E IX.

MINERVE, L'AMOUR, CUPIDON,
MERCURE, APOLLON.

MINERVE.

Vous sc̄avez, Cupidon, de quel Emploi Jupiter m'a chargée. Peut-être vous plaiudrez-vous du secret que je vous ai fait de notre Assemblée; mais je croyois vos feux trop vifs. Quoi qu'il en soit, nous ne voulons point que le Prince ait une ame insensible; l'un de vous deux doit avoir quelque droit sur son Coeur, mais sa raison doit primer sur tout; & vous êtes accusé de ne la ménager guère.

CUPIDON.

Oüii - da; je l'étourdis quelquefois; il y a des moments difficiles à passer avec moi, mais cela ne dure pas.

APOLLON.

Quand on aime, il faut bien qu'il y paroisse.

MERCURE.

Tenez, dans la Théorie, le Dieu de la Tendresse l'emporte; mais j'aime mieux sa pratique, à lui.

MINERVE.

Messieurs, ne soyez que Spectateurs.

MER.

DES AMOURS. 21
MERCURE.

Je ne dis plus mot.

A POLLON.

Pour moi, serviteur au Silence ; je fors.

MINERVE.

Vous me faites plaisir.

SCENE X.

MINERVE, L'AMOUR, CUPIDON,
MERCURE.

MINERVE.

Allons, Cupidon, je vous écouterai, malgré
les défauts qu'on vous reproche.

CUPIDON.

Mais qu'est-ce que c'est que mes défauts ? Où
cela va-t-il ? On dit que je suis un peu libertin
mais on n'a jamais dit que j'étois un Benêt.

L'AMOUR,

Eh ! de qui l'a-t-on dit ?

CUPIDON.

A votre place, je ne ferois point cette question-là.

MINERVE.

Il ne s'agit point de cela, terminons ; je ne suis
point venu ici que pour vous écouter. Voyons.

A L'AMOUR.

Vous êtes l'ancien, vous ; parlez le premier.

L'AMOUR, touffe & crache.

Sage Minerve, vous devant qui je m'estime heu-
reux de reclamer mes droits. . . .

CUPIDON.

Je défends les coups d'encensoir.

MINERVE.

Retranchez l'encens.

22 LA RÉUNION
L'AMOUR.

Je croirois manquer de respect, & faire outrage
à vos lumières, si je vous soupçonneois capable
d'hésiter entre lui & moi.

CUPIDON.

La Cour remarquera qu'il la flatte,
MINERVE, à Cupidon.

Laissez-le donc dire.

CUPIDON.

Je ne parle pas, je ne fais qu'apostiller son Exorde.
L'AMOUR,

Ah ! c'en est trop, votre audace m'irrite, & me
fait sortir de la modération que je voulois garder ;
Qui êtes vous pour oser me disputer quelque chose ?
Vous, qui n'avez pour attribut que le vice, digne
héritage d'une origine aussi impure que la Vôtre ?
Divinité scandaleuse, dont le culte est un Crime,
ù qu'il la seule corruption des hommes a dressé des
Autels : Vous, à qui les devoirs les plus sacrés ser-
vent de victimes ? Vous, qu'on ne peut honorer,
qu'en immolant la Vertu ? Funeste Auteur des plus
honteuses flétrissures des hommes ; qui, pour récom-
pense à ceux qui vous suivent, ne leur laisse que le
deshonneur, le repentir & la misère en partage : Osez-
vous vous comparer à moi, au Dieu de la plus no-
ble, de la plus estimable, de la plus tendre des
passions, & j'ose dire de la plus féconde en Héros.

CUPIDON.

Bon, des Héros ! Nous voilà bien riches ! Est-
ce que vous croyez que la terre ne se pallera pas
bien de ces Messieurs-là ? Allez, ils sont plus cu-
rieux à voir que nécessaires ; leur gloire a trop
d'attirail. Si l'on tabattoit tous les frais qu'il en
coûte pour les avoir, on verroit qu'on les achete
plus qu'ils ne valent ; On est bien dupe de les ad-
mirez, puisqu'on en paie la façon ; il faut que les
Hom-

DES AMOURS. 23

Hommes vivent un peu plus Bourgeoisement les uns avec les autres, pour être en repos; vos Héros sortent du Niveau, & ne font que du tintamarre, Pursuivez,

MINERVE.

Laissons-là les Héros, il est beau de l'être; mais la raison n'admiré que les Sages,

CUPIDON.

Oh! de ceux-là, il n'en a jamais fait, ni moi non plus.

L'AMOUR.

De grâce, écoutez-moi Déesse. Qu'est-ce que c'étoit autrefois que l'envie de plaire? Je vous en accusé vous-même; Qu'est-ce que c'étoit que l'amour? je l'appellois tout à l'heure une passion; c'étoit une Vertu, Déesse: C'étoit du moins l'origine de toutes les Vertus ensemble; la Nature me présentoit des hommes grossiers, je les polissois; des féroces, je les humanissois; des faineans, dont je ressuscitois les talens enfouis dans l'oisiveté & dans la paresse; avec moi, le méchant rougissait de l'être; l'espoir de plaire, à l'impossibilité d'y arriver autrement que par la Vertu, forçoit son ame à devenir estimable; de mon tems, la pudeur étoit la plus estimable des grâces,

CUPIDON.

Eh bien! il ne faut pas faire tant de bruit; c'est encore de même; je n'en connois point de si piquante, moi, que la pudeur; je l'adore, & mes sujets aussi; ils la trouvent si charmante qu'ils la poursuivent par-tout où ils la trouvent; mais je m'appelle l'Amour; mon métier n'est pas d'avoir soin d'elle; il y a le Respect, la Sagesse, l'Honnêteté, qui sont commis à sa garde. Voilà ses Officiers; c'est à eux à la défendre du danger qu'elle court, & ce danger: c'est moi; je suis fait pour

24 LA RÉUNION

être, ou son Vainqueur, ou son Vaincu. Nous ne saurions vivre autrement ensemble; & sauve qui peut, quand je la bats elle me le pardonne. Quand elle me bat je ne l'en estime pas moins, & elle ne m'en hait pas davantage; chaque chose a son contraire; je suis le sien. C'est sur la bataille des Contraires que tout roule dans la nature. Vous ne savez pas cela, vous; vous n'êtes point l'philosophe.

L'AMOUR.

Jugez-nous, Déesse, sur ce qu'il vient d'avoier lui-même; N'est-il pas condamnable? Quelle différence des Amans de mon tems aux siens? Que de décence dans les sentimens des miens? Que de dignité dans les transports même?

CUPIDON.

De la dignité dans l'Amour? de la décence pour la durée du Monde? Voilà des agréments d'une grande ressource! il ne sait plus ce qu'il dit, Minerve, toute la nature est intéressée à ce que vous renvoyiez ce vieux Garçon-là; il va l'appauvrir à un point, qu'il n'y aura plus que des déserts; Vivra-t-elle de soupirs? Il n'a que cela vaillant; autant en emporte le vent; & rien ne reste que des Romans de douze Tomes; encore à la fin, n'y aura-t-il personne pour les lire; ptenez garde à ce que vous allez faire?

L'AMOUR.

Juste Ciel! faut-il? . . .

CUPIDON.

Bon, des apostrophes, au Ciel! Voilà encore de son jargon; Eh! morbleu, qu'il s'en aille; tenez, mon ami, je veux bien encore vous parler raison; vous me reprochez ma naissance, parce qu'elle n'est pas méthodique, & qu'il y manque une petite formalité, n'est-ce pas? Eh bien, mon enfant, c'est

en

en quoi elle est excellente, admirable; & vous n'y entendez rien.

MERCURE.

Ceci est nouveau.

CUPIDON.

Doucement, la Nature avoit besoin d'un Amour, n'est-il pas vrai? Comment falloit-il qu'il fut, à votre avis? un Conte de fades fornettes? un trembleur qui a toujours peur d'offenser; qui n'eût fait dire aux Femmes, que, ma Gloire! & aux Hommes, que vos divins appas! Non, cela ne valoit rien. C'étoit un espiègle tel que moi qu'il falloit à la Nature; un étourdi, sans souci, plus vif que délicat; qui mit toute sa Noblesse à tout prendre, & à ne rien laisser; & cet enfant-là, je vous prie, y avoit-il rien de plus sage que de lui donner pour Pere & pour Mere des parens joyeux, qui le fissent naître sans cérémonie dans le sein de la joie; il ne falloit que le sens commun pour sentir cela; Mais, dites-vous, vous êtes le Dieu du Vice; Cela n'est pas vrai; je donne de l'Amour; Voilà tout: le reste vient du Cœur des Hommes, les uns y perdent, les autres y gagnent; je ne m'en embarrasse pas, j'allume le feu; c'est à la raison à le conduire: & je m'en tiens à mon métier de Distributeur de flammes au profit de l'Univers: en voilà assez: croyez-moi, retirez-vous. C'est l'avis de Minerve.

MINERVE.

Je suspens encore mon jugement entre vous deux; voici la Vertu qui entre; je ne prononcerai que lorsqu'elle m'aura donné son avis.

OTAVIA.

26. LA RE' UNION

SCENE XI.

LA VERTU.

Les Acteurs précédents.

MINERVE.

Venez, Déesse; nous avons besoin de vous ici. Vous scavez les motifs de notre Assemblée. Il s'agit à présent de scavoir lequel de ces deux Amours nous devons retenir pour nos desseins; je viens d'en-
tendre leurs raisons; mais je ne déciderai la chose, qu'après que vous l'aurez examinée vous-même; que chacun d'eux vous fasse sa déclaration, vous me direz après, laquelle vous aura paru du caractère le plus estimable; & je jugerai par là lequel de leurs Dons peut entraîner le moins d'inconvénients dans l'ame du Prince. Adieu, je vous laisse; & vous me ferez votre rapport.

SCENE XII.

L'AMOUR, CUPIDON, MERCURE,
LA VERTU.

MERCURE.

L'Expédient est très-bon.

CUPIDON.

Dites-moi, Déesse, ne vaudroit-il pas mieux que nous vous tirassions chacun un petit coup de dard? Vous jugeriez mieux de ce que nous valous par nos coups.

LA VERTU.

Cela seroit inutile; je suis invulnérable & d'ail-
leurs,

DES AMOURS. 27

leurs, je veux vous écouter de sens froid, sans le secours d'aucune impression étrangère.

M E R C U R E.

C'est bien dit, point de prévention.

L' A M O U R.

Il est bien humiliant pour moi de me voir tant de fois reduit à lutter contre lui.

C U P I D O N.

Mon Ancien recule ici. Ses flâmes héroïques ont peur de mon feu Bourgeois; C'est le Brodequin qui épouyante le Cothurne.

L' A M O U R.

Je pourrois avoir peur, si nous avions pour Juge une Ame commune; mais avec la Vertu je n'ai rien à craindre.

C U P I D O N.

Il fait toujours des exordes; il a pillé celui-ci dans Cléopatre.

L A V E R T U.

Qu'importe? Allons, je vous entends.

M E R C U R E.

Le pas est réglé entre vous; C'est à l'Amour à commencer.

C U P I D O N.

Sans doute; il est la Tragédie; lui; moi, je ne suis que la petite Pièce; qu'il vous glace d'abord, je vous rechaufferai après.

Mercure & la Vérité sourient.

L' A M O U R.

Quoi! met-il déjà les Rieurs de son côté?

L A V E R T U.

Laissez-le dire; commencez, je vous écoute.

M E R C U R E.

Motus.

L'A.

28 LA RE' UNION

L'AMOUR, s'écarte & fait la révérence
en abordant la Vertu.

Permettez - moi , Madame , de vous demander
un moment d'entretien ; jusques ici mon respect
a reduit mes sentimens à se taire.

CUPIDON, baaillé.

Ha, ha, ha.

L'AMOUR.

Ne m'interrompez donc pas.

CUPIDON.

Je vous demande pardon , mais je suis l'Amour ;
& le respect m'a toujours fait baailler , ni prenez
pas garde.

MERCURE.

Ce début me paroît froid.

LA VERTU, à l'Amour.

Recommencez.

L'AMOUR.

Je vous disois , Madame , que mon respect a re-
duit mes sentimens à se taire ; ils n'ont osé se pro-
duire que dans mes timides regards ; mais il n'est
plus tems de feindre , ni de vous dérober votre Vic-
time ; je sçais tout ce que je risque à vous déclarer
ma flâme ; vos rigueurs vont punir mon audace ;
vous allez accabler un témoinaire ; Mais , Madame ,
au milieu du Courroux qui va vous faïfir , sou-
venez - vous du moins que ma témérité n'a jamais
passé jusqu'à l'espérance ; & que ma respectueuse
ardeur

CUPIDON.

Encore du respect. Voilà mes vapeurs qui me
reprennent.

MERCURE.

Et les voilà qui me gagnent aussi , moi.

L'AMOUR.

Déesse , rendez moi justice , vous sentez bien
qu'on

DES AMOURS. 29

qu'on m'arrête au milieu d'une Période assez touchante, & qui avoit quelque dignité.

L A V E R T U.

Voilà qui est bien ; votre langage est décent ; il n'étourdit point la raison ; on a le tems de se reconnoître ; & j'en rendrai bon compte.

M E R C U R E.

Cela fait une belle Pièce d'éloquence. On diroit d'une Harangue.

C U P I D O N.

Oui - dà cette flâme, avec les rigueurs de Madame, la témérité qu'on accable à cause de cette audace, qui met en courroux, en dépit de l'espérance qu'on n'a point, avec cette victime qui vient brocher sur le tout ; cela est très beau, très touchant assurément.

L A M O U R, à Cupidon.

Ce n'est pas votre sentiment qu'on demande ; vous lez - vous que je continuë, Déesse.

L A V E R T U.

Ce n'est pas la peine, en voilà assez, je vois bien ce que vous fçavez faire ; A vous Cupidon.

M E R C U R E.

Voyens.

C U P I D O N.

Non, Déesse adorable, ne m'exposez point à vous dire que je vous aime ; vous regardez ceci comme une feinte ; mais vous êtes trop aimable, & mon Cœur pourroit s'y méprendre ; je vous dis la vérité ; ce n'est pas d'aujourd'hui que vous me touchez ; je me connois en charmes. Ni sur la Terre ni dans les Cieux, je ne vois rien qui ne le céde aux vôtres ; Combien de fois n'ai - je pas été tenté de me jeter à vos genoux ? Quelles délices pour moi d'aimer la Vertu, si je pouvois être aimé d'elle ? Eh ! pourquoi ne m'aimeriez - vous pas ? que veut dire

cc

30 L A R E U N I O N

ce penchant qui me porte à vous, s'il n'annonce pas que vous y serez sensible ? Je sens que tout mon cœur vous est deh ; N'avez-vous pas quelque repugnance à me refuser le vôtre ? Aimable Vertu, me fuyez-vous toujours ? Regardez-moi, ne me connoissez-vous pas ; C'est l'Amour à vos genoux qui vous parle. Essayez de le voir, il est soumis ; il ne veut que vous flétrir. Je vous aime, je vous le dis, vous m'entendez ; mais vos yeux ne me rassurent pas. Un regard acheveroit mon bonheur, un regard ! Ah ! quel plaisir, vous me l'accordez chère main que j'idoâtre : recevez mes transports ; Voici le plus heureux instant qui me soit échu en Partage.

L A V E R T U, Soupirant.

Ah ! finissez, Cupidon ; je vous défends de parler d'avantage.

L A M O U R.

Quoi ? la Vertu se laisse baisser la main.

L A V E R T U.

Il va si vite, que je ne la lui ai pas vu prendre.

M E R C U R E.

Ce Fripon-là m'a attendri aussi.

C U P I D O N.

Déesse, pour m'expliquer comme lui, vous plâtrez il d'écouter encore deux ou trois petites périodes de conséquence.

L A V E R T U.

Quoi, voulez-vous continuer ? Adieu.

C U P I D O N.

Mais vous vous en allez, & ne décidez rien !

L A V E R T U.

Je me sauve, & vais faire mon rapport à Minerve.

L A M O U R.

Adieu, Mercure, je vous quitte, & je vais la suivre.

C U P I D O N, riant.

Allez. Allez, lui servir d'antidote,

SCENE

S C E N E X I I I.

M E R C U R E , C U P I D O N.

C U P I D O N , riant.

HA, ha, ha, ha. La Vertu se laissoit appri-
voiser, je la tenois déjà par la main, toute
Vertu qu'elle est : & si elle me donnoit encore un
quatt'heure d'audience, je vous la garantirois mal
nommée.

M E R C U R E.

Oui, mais la Vertu est sage, & vous fuit.

C U P I D O N.

La belle ressource.

M E R C U R E.

Il n'y en a point d'autre avec un fripon comme vous.

C U P I D O N.

Qu'est-ce donc, Seigneur Mercure ? Vous me
donnez des épithètes ? Vous vous familiarisez, pe-
tit Commential ?

M E R C U R E.

Quoi, vous vous fâchez ?

C U P I D O N.

Oh ! que non, nous ne pouvons nous passer l'un
de l'autre ; mais qu'en dites-vous ? Le Dieu de la
Tendresse n'a pas beaucoup brillé, ce me semble.

M E R C U R E.

Vous êtes un étourdi, vous ne l'avez que trop bat-
tu, & je crains que vous n'ayez patu trop fort. Com-
ment donc ? vous égratinez en jouant jusqu'à la
Vertu même ? Oh ! on ne vous choîtra pas pour la
Cérémonie présente ; vous êtes trop remuant ; vous
mettriez la Ville & la Cour sur un joli ton. J'en-
tends quelqu'un, je suis sûr que c'est Minerve qui
va venir vous donner votre Congé. C'est elle même.

S C E -

SCENE XIV. & dernière.

Tous les Acteurs de la Pièce.

M I N E R V E.

Cupidon, la Vertu décidoit contre vous ; & moi-même j'allois être de son sentiment, si Jupiter n'avoit pas jugé à propos de vous réunir, en vous corrigeant pour former le Cœur du Prince. Avec votre Confrere, l'ame est trop tendre il est vrai, mais avec vous, elle est trop libettine. Il fait souvent des Cœurs ridicules ; vous n'en faites que des méprisables. Il égare l'esprit ; mais vous ruinez les mœurs ; il n'a que des défauts, vous n'avez que des vices ; Unissez-vous tous deux ; rendez-le plus vif & plus passionné ; & qu'il vous rende plus tendre & plus raisonnable, & vous serez sans reproche ; Au reste, ce n'est pas un Conseil que je vous donne, c'est un ordre de Jupiter que je vous annonce.

CUPIDON, embrassant l'Amour.

Allons, mon Camarade, je le veux bien, embrassons-nous ; Je vous apprendrai à n'être plus si fort, & vous m'apprendrez à être plus sage.

F I N.

A P R O B A T I O N.

J'AI lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, LA RE'UNION DES AMOURS, Comédie héroïque, & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. Ce 11. Decembre 1731. Signé GALLYOT.

LE CAPRICE
DE
L'AMOUR.
COMÈDIE
En trois Actes,
AVEC UN
DIVERTISSEMENT.

Mlle. HUAU.



A LA HAYE,
Chez ANTOINE VAN DOLE.
MDCCXXXIX.

ACTEURS.

LA COMTESSE, jeune Veuve.

LUCILLE, Sœur de la Comtesse.

LE MARQUIS, Amoureux de la Comtesse.

LE CHEVALIER, Amoureux de Lucille.

LE BARON, Pere de la Comtesse & de Lucille.

PASQUIN, Valet du Marquis.

MARTON, Suivante de la Comtesse.

ROSETTE, jeune Paysanne, Servante de Lucille.

CHARLOT, Jardinier de la Comtesse.

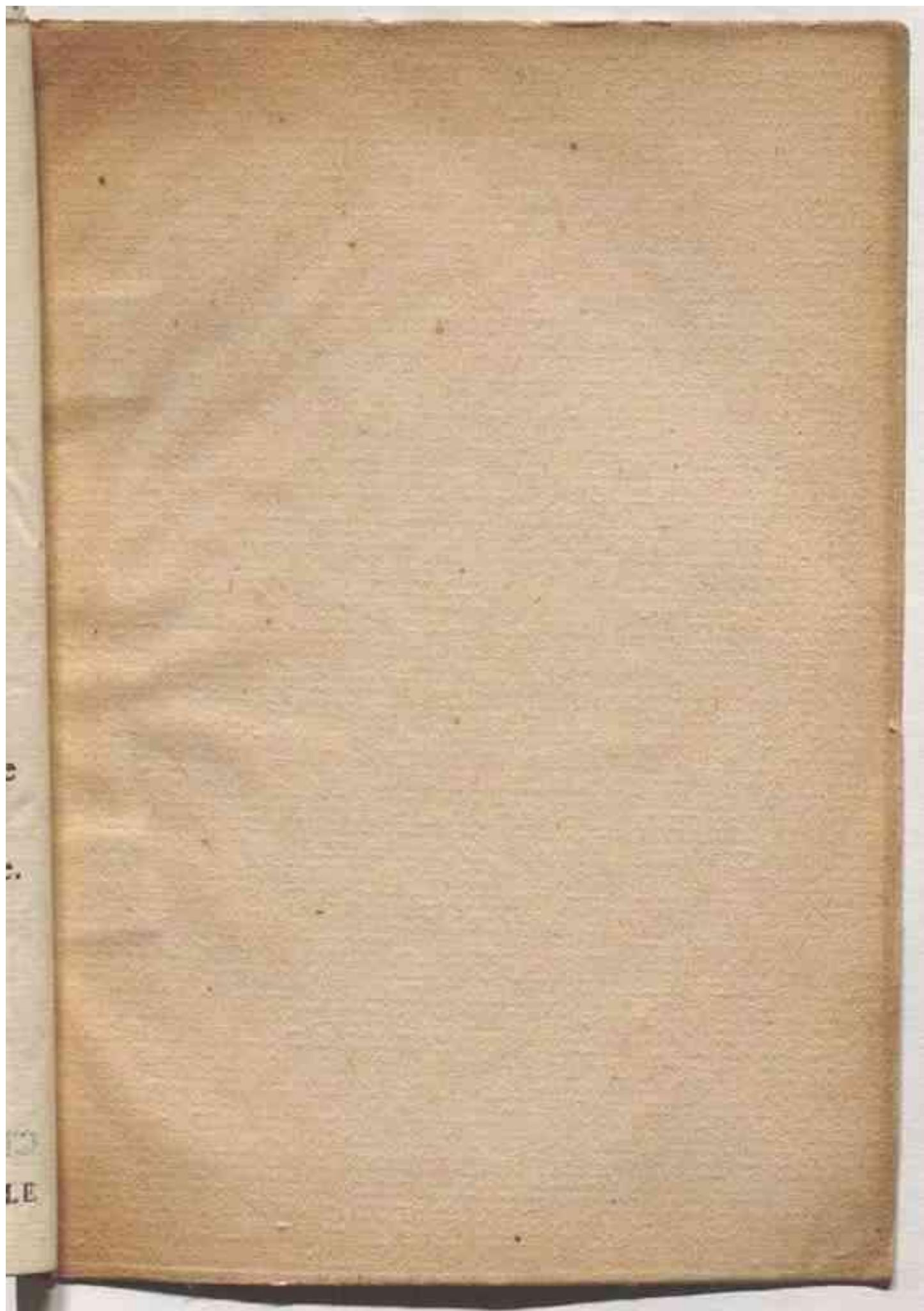
HE'BE'E, Déesse de la Jeunesse.

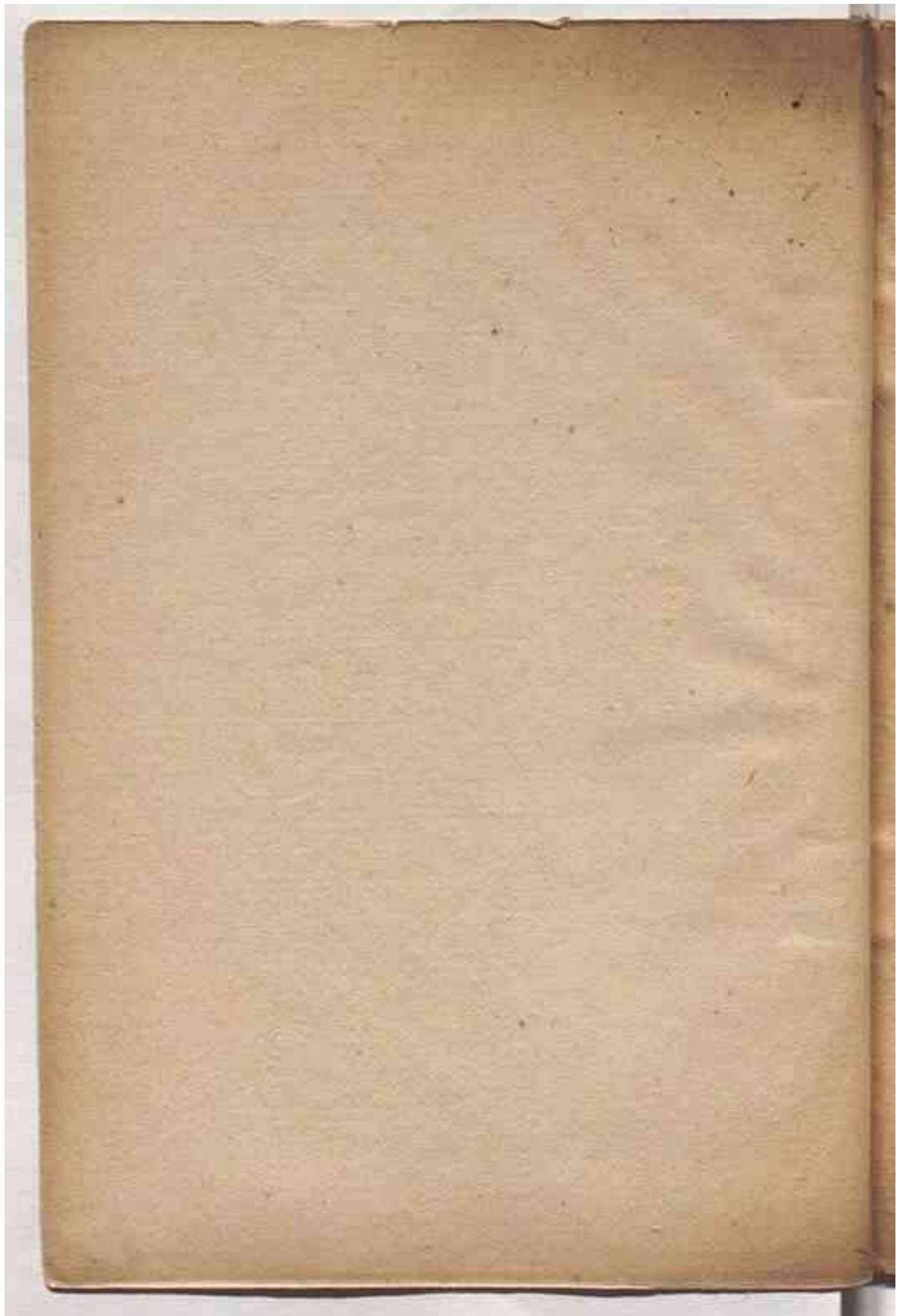
DEUX AMOURS.

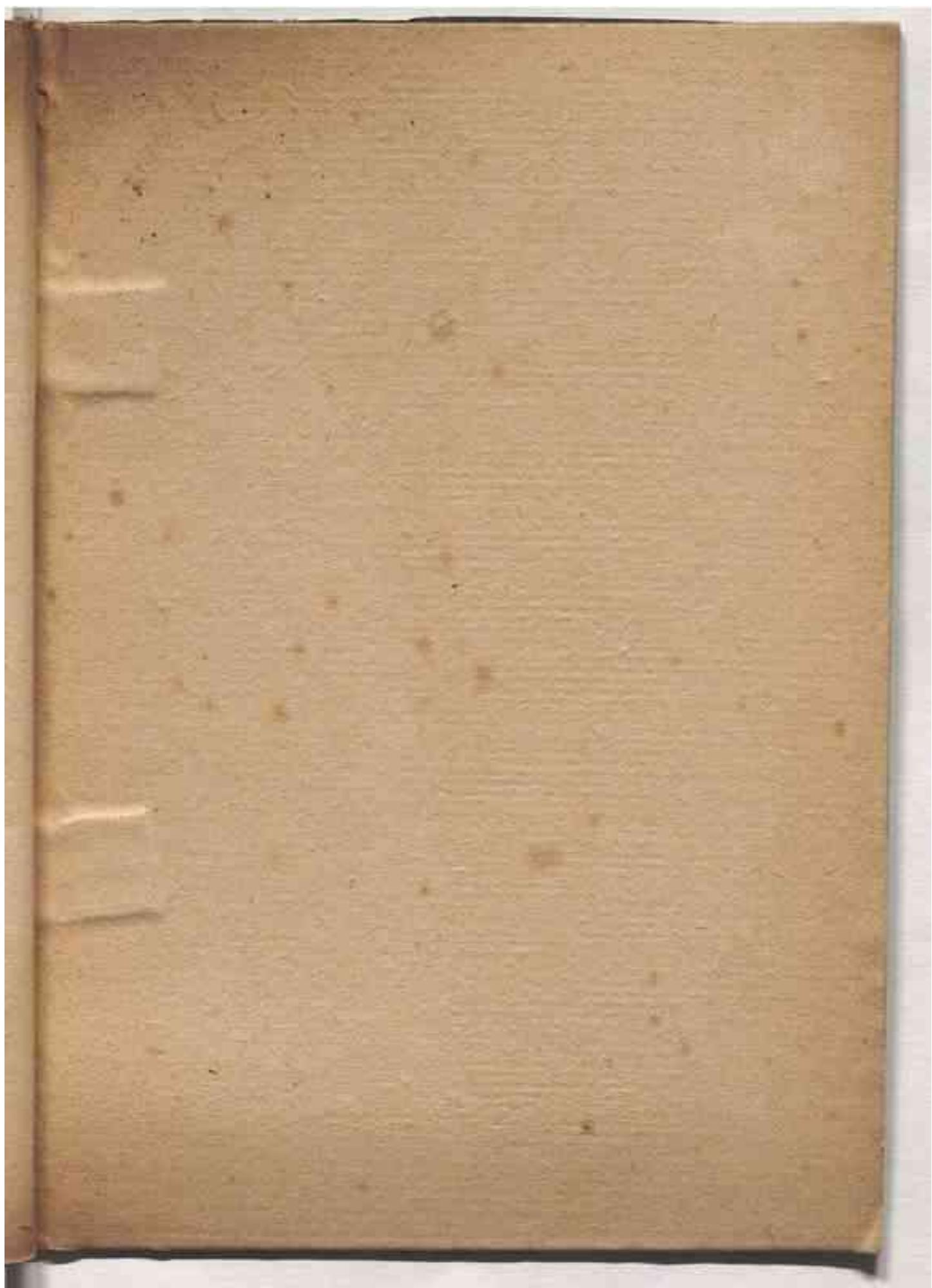
BERGERS & BERGERES.

La Scène est dans le Jardin du Chateau de la Comtesse.

LE







BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE



3 7531 06153367 6